

Réflexions critiques sur le comique d'expression langagière dans Les Soleils des Indépendances et Allah n'est pas obligé d'Ahmadou Kourouma

¹, Kodah, Mawuloe Koffi

¹, Enseignant-Chercheur des Universités
University of Cape Coast, Cape Coast, Ghana Department of French

ABSTRACT: *This study critically reflects on Kourouma's use of linguistic expressivity to generate or induce laughter, meant to expose socioeconomic and political ills which threaten sustainable human development in post-independence African states. Tragic as these ills are, they require serious reflections and drastic attentions. Kourouma however chooses humour and laughter as an appropriate vehicle through which he draws attention to the need for Africans to reexamine their situations in a more sober manner in order to unearth the real causes of their developmental challenges so as to proffer the requisite solutions to them. The study therefore examines the various stylistic techniques Kourouma deploys in two of his award winning novels, Les Soleils des Indépendances and Allah n'est pas obligé to achieve these objectives. It is based mainly on textual data gathered from these two novels and analyzed in the conceptual framework thematic discourse analysis. It concludes that Kourouma's language in the two literary texts is effectively expressive through the imagery it evokes. These imagery result from Kourouma's successful combination of various literary techniques such as incongruous comparisons and proverbs, semantic deformations, lexical accumulations and acrimonious repetitions, ungrammatical syntactic structures, intrusion of vulgar Malinke lexical items and scatological expressions to provoke laughter and critical reflections.*

KEYWORDS: *accumulation; comparison; deformation; linguistic expressivity; thinking; scatological*

I. INTRODUCTION

Le langage désigne l'emploi particulier que fait un individu des ressources d'une langue donnée pour transmettre ses pensées, ses impressions et ses sentiments. Il permet l'expression et la communication entre les hommes au moyen d'un système de signes vocaux - la parole - et éventuellement de signes graphiques - l'écriture - qui constituent une langue. Selon André Martinet, « la langue désigne proprement la faculté qu'ont les hommes de s'entendre au moyen des signes vocaux. »¹ Par cette définition, Martinet limite la fonction langagière uniquement à l'oralité, bien que cette fonction se réalise aussi à travers des signes graphiques. Martinet (p. 10) affirme également que « [...] l'homme emploie souvent sa langue pour s'exprimer, c'est-à-dire pour analyser ce qu'il ressent sans s'occuper outre mesure des réactions d'auditeurs éventuels. Il trouve par la même occasion, le moyen de s'affirmer à ses yeux et à ceux d'autrui sans qu'il ait véritablement désir de rien communiquer. On pourrait également parler d'une fonction esthétique du langage qu'il serait difficile d'analyser, tant elle s'entremêle étroitement aux fonctions de communication et d'expression »². Néanmoins c'est dans cette fonction esthétique que nous retrouvons le comique d'expression langagière étudié dans cette partie de notre travail.

Pour Christian Baylon et Paul Fabre, la « langue est un répertoire de possibilités que les usagers emploient soit pour produire les énoncés, soit pour les interpréter. C'est aussi un répertoire social utilisé par une communauté linguistique. C'est également un instrument de communication doublement articulé et de manifestation vocale. Enfin, c'est un répertoire social d'une communauté politique, historique ou géographique, etc. »³ A Emile Benveniste (1966 : 61) d'ajouter, « c'est aussi la société qui est la condition du langage »⁴. Enfin, Dominique Maingueneau constate à son tour que « tout énoncé, avant d'être ce fragment de langue naturelle que le linguiste s'efforce d'analyser, est le produit d'un événement unique [...] »⁵ L'énoncé est donc

¹ A. MARTINET, 1970, p. 7.

² A. MARTINET, p. 10.

³ C. BAYLON et P. FABRE, 1990, p. 43.

⁴ E. BENVENISTE, 1966, p. 61.

⁵ D. MAINGUENEAU, 1986, p. 1.

le résultat de l'événement que la langue permet de relater d'une manière particulière à des effets particuliers. Par conséquent, il ne peut exister en dehors de l'événement qui détermine la nature de sa réalisation linguistique.

A partir de toutes ces définitions de la langue, on s'accorde à voir dans l'énonciation dans *Les Soleils des Indépendances* et *Allah n'est pas obligé...*⁶ la mise en œuvre fonctionnelle de la langue par un acte individuel d'utilisation, selon les propos de Benveniste, auquel se livre Kourouma. Le comique d'expression langagière nous conduira à la recherche et à l'analyse du système de signes graphiques, dans ce cas, qui à travers une déformation, un décalage ou une répétition quelconque dans *Les Soleils des Indépendances* et *Allah n'est pas obligé...*⁷ provoquent le rire. En effet, nous comptons examiner l'expressivité verbale qui se dégage des habitudes langagières dans les deux romans en soulignant les effets comiques qui en résultent.

Comique d'expression langagière

Le comique d'expression langagière relève d'un usage inhabituel de la langue dont se dégage certaines grossièretés aux effets humoristiques, ironiques, burlesques et satiriques. Ces faits de langue chez Kourouma se présentent sous forme de proverbes, de comparaisons frappantes par leur expressivité aussi bien que par leur étrangeté, ou suites de métaphores qui ne se réfèrent ni à la situation, ni au caractère, ni aux mœurs. Aussi les classons-nous sous l'étiquette de comique d'expression langagière. Le langage de Kourouma dans ces deux romans, est d'autant ridicule dans sa structure que dans son contenu et son expressivité. Dans une étude de l'écriture de Kourouma dans les *Soleils des Indépendances*, voilà ce que dit Marie-Paule Jousse à propos de la langue :

Le lecteur est frappé d'emblée par la truculence de cette langue. En manipulant avec art le français, Ahmadou Kourouma restitue très souvent le ton et le rythme de la langue orale utilisée par les Malinkés. Nous retrouvons ici ce goût du verbe si constant dans les cultures africaines : la parole n'est pas figée, elle est mouvement, vie.⁸

Kourouma tord le cou au français de France pour créer un français propre à rendre clairement et purement compte d'une réalité politique et socioculturelle qui ne pourrait être présentée autrement sans perdre leurs vraies valeurs. Aussi s'appuie-t-il solidement sur la comparaison qui donne naissance à des expressions imagées et des métaphores dénonciatrices des tares de la société satirisée à travers le rire dans les deux univers fictifs qu'il dépeint dans les deux œuvres.

Recours aux comparaisons et proverbes comme marques d'expressivité langagière

La comparaison consiste à envisager un ensemble, deux ou plusieurs objets de pensée pour en chercher les différences ou les ressemblances. Elle désigne en effet, la figure de rhétorique permettant de rendre compte du rapport établi explicitement par comme, tel, aussi...que, plus, moins, etc. entre un objet et un autre dans le langage. D'après Catherine Fromilhague et Anne Sancier-Château, on peut la définir comme un « rapport de ressemblance entre deux objets dont l'un sert à évoquer l'autre. »⁹

Nous nous associons au constat de Jousse qui souligne que « les comparaisons sont nombreuses, parfois lestes, toujours pittoresques »¹⁰ chez Kourouma, dans les deux ouvrages. Elles font appel à des réalités visualisées par le lecteur. De plus, rien ne peut être aussi comique qu'un rapprochement entre le comparé et le comparant. Nous pouvons distinguer deux catégories de comparaisons dans les deux romans : la première est explicite, étant construite autour d'un outil comparatif ; la seconde est quant à elle, implicite, l'outil comparatif y étant absent.

Comme le souligne Patrick Bacry, « Pour qu'il ait effectivement comparaison, il faut que s'opère dans le discours (la phrase) un rapprochement imprévu et non nécessaire entre deux réalités différentes, a priori étrangères l'une à l'autre. »¹¹ En effet, l'étrangeté qu'évoque Bacry ici concourt à la déformation et au décalage qui créent à leur tour le comique. Kourouma ne cesse de comparer, par exemple des êtres humains à des animaux, à des objets inanimés ou même abstraits. Caractérisant Bamba, qui se déchaîne contre Fama pendant les funérailles du septième jour de feu Koné Ibrahima dans *Les Soleils des Indépendances*, Kourouma dit : « C'était un court, rond *comme* une souche, cou, bras, points et épaules de lutteur, visage dur *de* pierre, qui avait crié, s'excitait *comme* un grillon affolé et se hissait sur la pointe des pieds pour égaler Fama en hauteur. »¹²

⁶ A. KOUROUMA, 2000.

⁷ A. KOUROUMA, 1970.

⁸ M.-P. JEUSSE, 1984, p. 95.

⁹ C. FROMILHAGUE et A. SANCIER-CHATEAU, 1996, p. 123.

¹⁰ M.-P. JEUSSE, 1984, p. 95.

¹¹ P. BACRY, 1992, p. 30.

¹² A. KOUROUMA, 1970, p. 14.

On dira que le « Ce » qui devient « C'... » dans le présentatif « C'était » est le comparé ou le terme de la comparaison, alors que « une souche » est le comparant. Pour ce qui est de « court » et « rond », ils sont le motif de la comparaison qui se réalise à travers l'emploi de l'outil comparatif « comme ». Cette première comparaison qui cherche à mettre en vedette la force physique de Bamba se voit renforcer par un tissu dense de similitude qui cette fois-ci n'emploie pas d'outil comparatif : « [...] cou, bras et épaules de lutteur, visage dur *de* pierre [...] »¹³

Là, Kourouma établit un rapprochement entre le cou, le bras et les épaules musclés de Bamba et ceux d'un lutteur. Cette description prise dans son contexte actuel, assume une portée métaphorique et souligne implicitement la facilité de Bamba à évincer et humilier Fama dans la lutte. Etant donné que l'outil comparatif « comme » est absent dans le présent cas, nous disons avec Claire Stolz que « la comparaison n'est pas motivée ». Nous remarquons la valeur comparative que revêt la préposition « de » dans « [...] figure dur de pierre »¹⁴. Au fait l'emploi de la conjonction de subordination « comme » dans ce cas aurait atténué la richesse stylistique qui provoque le rire de cette similitude étrange et illogique. Kourouma réussit, dès lors, à équivaloir le « visage » à une « pierre ». Logiquement, ce rapprochement pourrait se fonder sur un aspect commun au comparé et au comparant, c'est-à-dire la dureté. Enfin, le comparant se transforme de végétal « une souche » en un insecte minable, « un grillon » par le biais d'un outil comparatif tel que nous le constatons ci-dessus : « [...] qui avait crié, s'excitait *comme* un grillon affolé et se hissait sur la pointe des pieds pour égaler Fama en hauteur. »¹⁵

Nous retrouvons également des comparaisons analogues dans *Allah n'est pas obligé...* Par exemple, le narrateur expliquant les raisons de sa déscolarisation se prononce en ces termes : « ... Et deux... mon école n'est pas arrivée très loin ; j'ai coupé cours élémentaire deux. J'ai quitté le banc parce que tout le monde dit que l'école ne vaut plus rien, même pas le pet d'une vieille grand-mère. »¹⁶

Quel rapport rationnel peut-il y avoir entre la futilité de « l'école » et le pet, et surtout celui d'une vieille grand-mère ? Voici comment le narrateur, tente de nous éclaircir sur ce point à travers une explication parenthétique : « (C'est comme ça on dit en nègre noir africain indigène quand une chose ne vaut rien. On dit que ça vaut pas le pet d'une grand-mère parce que le pet de la grand-mère foutue et malingre ne fait pas de bruit et ne sent pas très, très mauvais). »¹⁷ Ces détails hypothétiques, et imagés renforcent le rire déclenché par la comparaison initiale, dans la mesure où ils soulignent davantage une étrangeté ludique de cette similitude humoristique.

Dans un autre cas, le narrateur se présente comme suit : « ... Et trois ... suis insolent, incorrect comme barbe d'un bouc et parle comme un salopard. »¹⁸ Une fois encore, on compare le caractère insolent d'un être humain à la barbe d'un bouc. N'est-ce pas là encore une déformation comique à portée burlesque ?

Nous pouvons multiplier les exemples de comique de l'expression langagière à travers la comparaison explicite, c'est-à-dire celle qui se réalise avec emploi d'outil comparatif, tels qu'ils se présentent dans les deux ouvrages sans en finir. Aussi nous revient-il de nous limiter à quelques-uns seulement tout en soulignant que dans presque tous les cas, le rapprochement se fait entre un comparé humain et un comparant animal ou inanimé. Telle est la particularité langagière qui fait la richesse du comique que crée la comparaison explicite dont Kourouma se sert à profusion dans les deux romans. Ce fait réaffirme l'orientation ironique et satirique des deux ouvrages. Voyons comment la comparaison explicite conduit à provoquer le rire dans les exemples suivants pris des deux ouvrages respectifs : « C'étaient les immenses déchéance et honte, *aussi grosses que* la vieille panthère surprise disputant des charognes aux hyènes, que de connaître Fama courir *ainsi* pour des funérailles. »¹⁹

La déchéance comique de Fama se souligne dans cette comparaison déformatrice qui met en valeur la grossièreté de celui-ci dans ses nouveaux rôles. Le narrateur se moque amèrement du personnage dont il compare le nouveau statut à la situation honteuse et déshonorante d'une vieille panthère, un animal fort et féroce contraint par, je ne sais quel sort heureux ou malheureux, à disputer des charognes avec des hyènes à qui elles reviennent de droit. Cette similitude comique est le résultat des outils comparatifs « aussi... que » et « ainsi ». Le narrateur dans *Allah n'est pas obligé...* décrit, lui aussi, l'infirmité de la jambe gauche de sa mère en ces termes : « La jambe gauche, elle était malingre *comme* un bâton de berger. »²⁰ Nous retrouvons ici un décalage ironique qui naît de la distanciation et l'antipathie qui se révèle à travers le choix lexical dont celui-ci

¹³ A. KOUROUMA, 1970, p. 14.

¹⁴ C. STOLZ, 1999, p. 97.

¹⁵ A. KOUROUMA, 1970, p. 14.

¹⁶ A. KOUROUMA, 2000, p. 9.

¹⁷ A. KOUROUMA, 2000, p. 9.

¹⁸ A. KOUROUMA, 2000, p. 10.

¹⁹ A. KOUROUMA, 1970, p. 10.

²⁰ A. KOUROUMA, 2000, p. 14.

se sert. Il semble afficher une indifférence, on ne peut plus, trop acerbe à l'égard de sa génitrice. Ce comportement inattendu d'un fils à l'égard de sa vraie mère paraît bizarre surtout dans le contexte socioculturel de l'œuvre. Cette comparaison fait de la jambe un bâton de berger. L'image qu'elle suscite d'emblée est celle de la maigreur et de la sécheresse frappante du bâton de berger. Alors que le berger se sert de son bâton pour diriger ses troupeaux, la jambe de la mère de Birahima lui est inutile. Cette image ironique se renforce davantage dans les propos suivants, corroborés par la parenthèse explicative : « Maman avançait par à-coups, sur les fesses, *comme* une chenille. (Par à-coups, c'est l'arrêt brusque suivi d'une reprise brutale.) »²¹ Ensuite, la mère devient une hyène prise au piège qui éprouve une véritable peine à supporter ses douleurs : « Ma mère hurlait *comme* l'hyène dont les pattes sont coincées dans les dents d'un gros piège à loup. »²² Au fait le comique que provoque le décalage sous-tendu par un sentiment manifeste d'antipathie assume une dimension burlesque à travers l'évocation des éléments scatologiques dans la comparaison. Ainsi poursuit le narrateur :

Quand le creux du visage ne débordait pas de larmes, il s'éclairait d'une lueur. Quelque chose comme une perle perdue, ébréchée (ébréchée veut dire endommagé sur le bord). Une beauté pourrie comme l'ulcère de sa jambe droite, une lueur qui se voyait plus dans la fumée et les odeurs de la case.²³

Les rapprochements qui se présentent dans les citations ci-dessus concourent au renforcement de la déformation et du décalage structurels et sémantiques qui créent le comique. A ce stade, nous nous proposons de reprendre sous forme de tableau certaines des comparaisons qui provoquent le rire par le rapprochement qu'elles établissent entre le comparé et le comparant dans les deux romans :

Comparé humain et comparant bête/une propriété bestiale, concrète ou végétale

<i>Les Soleils des Indépendances</i>	Page	<i>Allah n'est pas obligé...</i>	Page
[...] un garçonnet ... impoli comme la barbiche d'un bouc .	21	[...] insolent, incorrect comme la barbe d'un bouc	10
Fama avait comme le petit rat creusé le trou pour le serpent avaleur de rats, [...] car comme la feuille avec on a fini de se torcher [...] Fama fut oublié et jeté aux mouches	22	[...] tu vas mourir, complètement mourir, totalement mourir comme un chien	25-26
Fama demeurant analphabète comme la queue d'un âne .	23	[...], ils étaient vilains et sales comme l'anus de l'hyène	26-27
Le ventre restait sec comme du granit [...]	27	Tellement, ils croquaient des colas que deux avaient les mâchoires nues , complètement, comme les séants d'un chimpanzé .	27
[...] que je sois féconde comme ces chauves-souris .	48	Le troisième lui aussi avait les mâchoires nues sauf celle d'en bas avec deux crocs verdâtres comme fétiches	27
Dans la maison Fama était là sur une chaise, inutile et vide la nuit, inutile et vide le jour, chose usée et fatiguée comme une vieille calebasse ébréchée .	55	Tellement, ils chipaient le tabac, leurs barbes étaient rousses comme les poils du gros rat de la case de maman et non pas blanches comme chez les vieillards musulmans qui font cinq ablutions par jour .	27
Toutes cumulèrent des mois [...] mais vides et sèches comme les épis de mil d'un hivernage écourté [...]	56	Ils marchaient comme escargots , cassés sur bâtons	27
[...] ils s'étaient dispersés, mais [...] en hurlant et en ricanant comme des hyènes [...]	63	Tout le monde a crié comme des chiens enragés	30
Ils arrivaient, renversaient vendeuses et cuvettes [...] et dévoraient à même le sol, avec le nez, la bouche et le menton, comme des bêtes .	63	[...] les gens mouraient comme des mouches [...]	50
Il y avait un consultant dans un coin de la case du marabout, ramassé comme un vautour en sommeil dans les feuillages d'un fromager .	65	Je tremblais, mes lèvres tremblaient comme les fondements d'une chèvre qui attend un bouc [...]	60
Abdoulaye se distinguait comme un mâle admirable ; vigoureux et puissant comme un taureau du Ouassoulou .	67- 68	Je vais crever comme une mouche	97
[...] noua son sexe par une corde et comme un		Il fallait voir cette couillonne au carrée	

²¹ A. KOUROUMA, 2000, p. 14.

²² A. KOUROUMA, 2000, p. 17.

²³ A. KOUROUMA, 2000, p. 19.

chien le mit à l'attache à un pieu.	86	d' Onika sauter comme un singe [...]	130
[...] les ventres ballonnés et méconnaissables comme des poissons dynamités .	89	[...] précipités comme des dingues , comme des diarrhéiques	132
[...] ils étaient secs comme des serpents morts [...]	90	[...] les yeux ouverts comme des cochons mal égorgés .	132
Quant à l'infidélité, [...] les femmes propres devenaient rares dans le Horodougou comme les béliers à testicule unique .	135	On le chicote comme un chien voleur et lui administre un vomitif à faire chier deux chevaux.	140
Le délégué étranger , ignorant de coutumes malinké, se répétait, se redressait et rebondissait inconciliant, toujours indomptable, comme le sexe d'un âne enragé .	141	Les marins sont morts comme des mouches .	226
Mais un Doumbouya ne se laisse pas saisir comme un lièvre épuisé	200		

Un aperçu général de la liste des comparaisons citées dans le tableau ci-dessus laisse paraître deux constats. Alors que la plupart d'elles soulignent avec ironie la futilité des entreprises des personnages, les autres révèlent en même temps l'antipathie acerbe que manifeste le narrateur à l'égard du comparé. Et aussi, dans la plupart des cas, l'image qu'évoque le comparant reste si étrange et choquante qu'elle provoque le rire. Par exemple le fait de comparer la rareté des femmes fidèles dans le Horodougou à l'impossibilité de trouver sous les cieux un bélier à testicule unique. De même dire de quelqu'un qu'il est impoli comme la barbiche d'un bouc ou indomptable comme le sexe d'un âne enragé est choquant et ridicule, dans la mesure où il est vraiment difficile d'établir de véritables rapprochements entre les comparés et les comparants dans les deux cas cités. Voici certaines comparaisons ridicules que nous n'avons pas incluses dans le tableau, étant donné qu'elles présentent une nature différente :

[...] surtout les Nagos arrivaient aussi dénudés, pauvres et secs que le caleçon d'un orphelin [...].²⁴

Mes dires ont sonné le silence comme le pet de la vieille grand-mère dans le cercle de petits enfants respectueux.²⁵

C'est aussi difficile que tirer l'eau d'une montagne.²⁶

Le visage luisait, la poitrine aussi, et les seins serrés dans le pagne indigo rebondissaient, ramassés et durs comme chez une jeune fille.²⁷

Elle ment comme une aveugle, comme une édentée, elle vole comme un toto.²⁸

[...] la vérité pure et blanche comme une pépite d'or.²⁹

[...] cela était aussi infaisable que manger les crottes d'un chien.³⁰

Le délégué ouvrit la bouche de celui qui se surprend sur la queue d'une vipère.³¹

Et quelle qualité de sang ? Du sang aussi pauvre que les menstrues d'une vieille fille sèche.³²

En effet, l'emploi de la comparaison implicite va de pair avec celui de la comparaison explicite que nous avons examinée jusque-là, pour provoquer le comique qui naît de l'expression langagière. Tout en mettant en œuvre des structures radicalement différentes, ces deux figures sont clairement apparentées. Du reste, la comparaison peut fort bien se trouver combinée à la métaphore dans un même énoncé, cela, pour expliciter cette dernière ou au contraire lui donner naissance. Encore convient-il de préciser que la métaphore se trouve harmonieusement et efficacement combinée à la comparaison la plupart du temps dans les deux romans. Cette combinaison contribue au renforcement du comique de l'expression langagière. Voici quelques cas dignes de mention dans les deux ouvrages : « C'était un court, rond comme une souche, cou, bras, poing et épaule de lutteur, visage dur de pierre, qui avait crié, s'excitait comme un grillon affolé et se hissait sur la pointe des pieds pour égaler Fama en hauteur. »³³

²⁴ A. KOUROUMA, 1970, p. 90.

²⁵ A. KOUROUMA, 1970, p. 91.

²⁶ A. KOUROUMA, 1970, p. 93.

²⁷ A. KOUROUMA, 1970, p. 133.

²⁸ A. KOUROUMA, 1970, p. 134.

²⁹ A. KOUROUMA, 1970, p. 139.

³⁰ A. KOUROUMA, 1970, p. 141.

³¹ A. KOUROUMA, 1970, p. 141.

³² A. KOUROUMA, 1970, p. 143.

³³ A. KOUROUMA, 1970, p. 14).

Les syntagmes nominaux « [...] cou, bras, poing et épaule de lutteur, visage dur de pierre [...] » établissent implicitement une comparaison qui se voit renforcer par celle qui se présente explicitement dans la première partie de la citation et qui s'accroît dans la dernière partie où l'intéressé est comparé à un grillon, un insecte qui de plus est « affolé ». D'une espèce végétale, « souche », il dégénère rapidement en insecte, « grillon » doté en plus d'une émotion humaine qui est exprimée par le qualificatif épithète « affolé ». Cette combinaison crée un sentiment d'antipathie qui se souligne dans la violence caractérisant l'affolement né de l'emportement de Bamba. Du coup, il devient comique, étant donné qu'il manifeste un sentiment mécanique sous l'impulsion du comportement de son interlocuteur, Fama.

L'image de comique que Kourouma donne à Bamba dans la combinaison de la métaphore et de la comparaison explicite se concrétise davantage en ces termes dans un emploi renforcé de la métaphore seule : « Accroché au sol, actionnant des mâchoires de fauve, menaçant des coudes, des épaules et de la tête, comment Bamba pouvait-il entendre les cris d'avocette du griot ? »³⁴

Ici, Bamba est carrément une bête enragée ; alors que le malingre griot perd toute importance sous l'effet du « remue-ménage général ! brouhaha de l'arrivée d'un troupeau de buffles dans la forêt » déclenché par son compliment peu révérencieux et humoristique formulé à l'égard de Fama arrivé en retard aux funérailles de septième jour de feu Koné Abrahima : « Déjà le petit râblé de Bamba avait bondi comme un danseur et atterri à ses pieds comme un fauve. »³⁵

L'affolement ironique de Fama, un prince légitime, vrai sang de maître de guerre qui se voit lui aussi entraîné dans la petitesse de la colère déshonorante et avilissante se traduit dans l'accumulation des métaphores comme suit : « Fama non plus ! Celui-ci s'excitait, trépignait, maudissait : le fils de chien de Bamba montrait trop de virilité ! Il fallait le honnir, l'empoigner, le mordre. »³⁶

Fama est lui-même ironiquement un « serpent / chien », puisqu'il s'apprête à mordre après avoir empoigné son adversaire qu'il traite pourtant de fils de chien dans un premier temps. Par ailleurs, le doute de la virilité de Fama, « un vieux cassé » face à un adversaire aussi redoutable que Bamba, « le petit râblé, qui ne tarde à bondir et atterrir devant lui comme un danseur », « comme un fauve » est ironiquement souligné par l'emploi du verbe « trépignait ». Le narrateur rend l'ironie plus sensible et plaisante lorsqu'il souligne humoristiquement la rapidité avec laquelle Fama accepte de se retirer de la bagarre avec Bamba : « Fama retroussa son boubou et s'assit sur la natte un peu trop vite. »³⁷

Dans *Allah n'est pas obligé...* Kourouma semble accorder la même importance à l'emploi de la comparaison implicite que dans *Les Soleils des Indépendances*. Néanmoins, cet emploi reste peu répandu dans ce premier, du fait que le narrateur est un adolescent, qui naturellement ne sait pas trop la valeur expressive de la métaphore. Un exemple de ces quelques métaphores dans *Allah n'est pas obligé...* se présente ainsi : « La jambe droite, qu'elle appelait sa tête de serpent écrasée [...] »³⁸

La jambe ulcéreuse est ici implicitement comparée à la tête écrasée d'un serpent. Le narrateur cherche, d'ailleurs à ne pas s'associer à la portée antipathique de cette métaphore. Ce qui le conduit à dire que sa mère appelait elle-même, cette jambe « sa tête de serpent écrasée ». Un autre exemple est celui qui permet d'évoquer ironiquement la beauté d'antan douteuse de la mère qui est comparée à un fruit savoureux et appétissant : « Quand maman était jolie, appétissante et vierge on l'appelait Bafitini. »³⁹ Cette beauté contraste nettement avec l'image scatologique qu'elle revêt dans la comparaison explicite acerbe que fait le narrateur dans sa peinture plus ou moins objective d'enfant en ces termes : « Une beauté pourrie comme l'ulcère de sa jambe droite, une lueur qui se voyait dans la fumée et les odeurs de la case. »⁴⁰ Le narrateur, comme nous pouvons le constater, feint l'infantilisme mental et se voue à rester prisonnier du concret, du présent immédiat, du sens littéral. Il renverse les normes en feignant d'ignorer les présupposés, les jugements de réalité ou de valeur, implicitement admis par la majorité. De cet arrêt du jugement affectif se traduisant par une insensibilité volontaire, et du jugement moral qui aboutit à une indifférence apparente à la valeur éthique des choses, qui se dégagent de l'attitude du narrateur en présence du sort de sa mère souligne le comique humoristique dans ses propos. Cette attitude confirme la position d'Evrard que « L'insensibilité, l'indifférence, la distanciation, l'élévation narcissique aboutissent à un arrêt du jugement affectif, à une occultation des émotions humaines les plus élémentaires. »⁴¹ L'humour, dans ce cas, naît du décalage entre la pensée tragique de l'état maladif et moribond de la mère et le ton banal et scatologique dont use le fils en décrivant l'horreur de cet état.

³⁴ A. KOUROUMA, 1970, p. 14).

³⁵ A. KOUROUMA, 1970, p. 14.

³⁶ A. KOUROUMA, 1970, p. 14.

³⁷ A. KOUROUMA, 1970, p. 15.

³⁸ A. KOUROUMA, 2000, p. 14.

³⁹ A. KOUROUMA, 2000, p. 19.

⁴⁰ A. KOUROUMA, 2000, p. 19.

⁴¹ F. EVRARD, 1996, p. 55.

Bon nombre de verbes, de substantifs et de déterminants attributifs tels qu'employés dans les deux romans perdent leur premier sens et assument une portée métaphorique. Ils créent un lien immédiat entre un comparé et un comparant dont les référents sont assimilés l'un à l'autre, par transfert de signification. Ils finissent par synthétiser les informations à transmettre et donnent ainsi une densité accrue à la représentation. Les images qui se dégagent deviennent, par conséquent, étranges et choquantes à tel point qu'elles provoquent le rire, étant donné que leurs dimensions rationnelles sont fortement subverties.

Ces composantes de la langue, ont le plus souvent la vocation de concrétiser les expériences humaines relevant de l'abstraction afin de leur donner une empreinte de véracité. Cette tentative conduit à une mécanisation robotique ridicule. Par ailleurs, le fait que certains des verbes attribuent des actes et comportements animaux à des actants humains est une distinction de la déformation et de la distanciation qui concourent à provoquer le rire. Par exemple, Kourouma, par un tour métaphorique bâti autour du verbe « couvrir » dans *Les Soleils des Indépendances*, transforme les vieux dioulas cassés et contraints au chômage par les indépendances et qui « travaillent dans les funérailles », en une couverture minable et encombrante comme suit : « Les dioulas couvraient une partie du dessous de l'immeuble à pilotis. »⁴²

Cette métaphore verbale évoque implicitement de manière humoristique et hyperbolique le nombre pléthorique de dioulas rassemblés pour les funérailles de septième jour de feu Koné Ibrahama. En effet, nous savons que tous ces soi-disant sympathisants ne sont venus à cette cérémonie en réalité que pour leur subsistance et non pour réellement pleurer le disparu. Le narrateur par cette métaphore suspend l'évidence et incite l'imagination du lecteur à la recherche de cette évidence à travers des analogies subtiles.

Dans une autre situation, Kourouma, en présentant Fama en colère, accumule des verbes qui finissent par donner à celui-ci une apparence de fauve ou de serpent venimeux agressif prêt à attaquer : « Fama se leva, tonna à vibrer l'immeuble. [...] Il dégacha sa gorge par un hurlement de panthère, se déplaça, ajusta son bonnet, descendit les manches du boubou, se pavana de sorte que partout on le vit, et se lança dans le palabre. »⁴³

La prétention de Fama à la virilité inégalée et à une fierté déclassée se transmet clairement par les verbes employés dans cette citation pour nous faire voir plutôt sa folie et son manque de retenu en public sous les soleils des indépendances maléfiques. Au fait, Fama est un personnage aigri par la déchéance dans laquelle le plongent les malheureuses mutations engendrées par les indépendances.

Dans *Allah n'est pas obligé...* le narrateur parlant de la puanteur dans la case de sa mère, se prononce en ces termes : « Les odeurs exécrables de ma mère ont imbibé mon corps. »⁴⁴ Le participe passé « imbibé » dans cette citation évoque une image de liquide. Ainsi par analogie, le narrateur après avoir employé le mot « odeur » - un substantif abstrait et incomptable - au pluriel, se permet de la liquéfier par un tour métaphorique. Cette tournure métaphorique donne lieu à un humour hyperbolique. Nous ressentons, là également, un décalage, une distanciation et une insensibilité naïve, mais crue, affichés par le narrateur. Ces éléments donnent à l'humour toute son importance dans la présente circonstance.

Une fois encore dans *Les Soleils des Indépendances*, nous retrouvons des emplois de verbes à portée métaphorique et comique comme suit : « Baffi balançait une volumineuse hernie qui l'accablait de la démarche d'écureuil terrestre de Tiécoura. »⁴⁵

Le syntagme verbal « balançait une volumineuse hernie » compare implicitement le mouvement de Baffi avec la hernie au déplacement d'un objet mis sur une balançoire. Cette image devient davantage ridicule lorsqu'elle est comparée à la « démarche d'écureuil terrestre de Tiécoura ». L'accumulation de la métaphore produit dans ce cas un effet burlesque. Aussi, lorsque Baffi cherche à consommer son mariage avec Salimata, celle-ci résiste à cause de cette image affreuse de Baffi et aussi des souvenirs de son viol par Tiécoura puisque le premier ressemble au dernier.

Baffi entra, s'approcha, tenta, elle se ramassa, se serra, se refusa, les matrones accoururent et la maîtrisèrent et il a désiré forcer et violer ; elle a crié ! Elle a crié comme la nuit de son excision et la peur et l'horreur de Tiécoura remontèrent dans son nez et sa gorge, elle a crié très haut [...]»⁴⁶

Ainsi, Kourouma révèle les difficultés qui marquent leur rencontre : « On recommença et tenta une autre nuit de noces et des nuits de noces, en vain. Il montait, elle hurlait et s'accrochait à l'hernie étranglée. »⁴⁷

Le verbe « montait » tel qu'employé nous donne l'image d'un cavalier et son cheval. Ainsi « il » est le cavalier « montait » elle, son cheval. Par ailleurs, le verbe « hurlait » renforce cette image de cheval qu'assume métaphoriquement la femme, c'est-à-dire Salimata. Cet emploi a un effet satirique dans la mesure où il dénonce l'attitude irrévérencieuse et égoïste de Baffi dans son emportement libidineux. Cette attitude, quoique plaisante,

⁴² A. KOUROUMA, 1970, p. 11.

⁴³ A. KOUROUMA, 1970, p. 12 - 13.

⁴⁴ A. KOUROUMA, 2000, p. 15.

⁴⁵ A. KOUROUMA, 1970, p. 40.

⁴⁶ A. KOUROUMA, 1970, p. 40.

⁴⁷ A. KOUROUMA, 1970, p. 40.

reste condamnée. Au fait, l'ironie qui sous-tend cette dénonciation met en vedette cette condamnation ridicule. Néanmoins, Salimata, solitaire dans sa résistance, est traitée de tous les noms dérisoires : « Une femme sans trou »⁴⁸, « une statuette »⁴⁹ Ici aussi, la métaphore reçoit toute sa puissance expressive et comique chez Kourouma. D'autre part, Fama est comparé implicitement à quelqu'un qui se presse aux toilettes sous l'impulsion de la diarrhée : « Il se dépêchait encore, marchait au pas redoublé d'un diarrhéique. »⁵⁰

De plus, Kourouma use de métaphores nominales pour provoquer l'ironie dans les deux ouvrages. Au lieu de comparer directement les vieux Malinkés dans *Les Soleils des Indépendances* aux professionnels en employant un outil comparatif, Kourouma affirme catégoriquement qu'ils le sont. « [...] les vieux Malinkés, ceux qui ne vendent plus parce que ruinés par les indépendances « travaillent » tous dans les obsèques et les funérailles. De véritables professionnels ! Matins et soirs ils marchent de quartier en quartier pour assister à toutes les cérémonies. »⁵¹

Il les dénomme méchamment : « vautours », « hyène », « avocette », « grillon » « bâtard », « charognard » et j'en passe. Kourouma réussit à souligner ironiquement la déchéance et la bâtardise qui caractérisent les situations dépeintes dans les ouvrages.

« La métaphore est un des faits de style les plus représentatifs du discours littéraire. »⁵² Comme nous avons pu le remarquer, la métaphore met en vedette un rapport d'ordre analogique entre le comparé et le comparant tout en mettant en jeu beaucoup plus nettement la subjectivité de l'énonciateur. Au fait, cette subjectivité frappante sous-tend notamment le comique d'expression langagière dans *Les Soleils des Indépendances* et *Allah n'est pas obligé...* Ainsi convient-il de préciser que le rapport de ressemblance qui se dégage de la comparaison dont se sert Kourouma dans *Les Soleils des Indépendances* et *Allah n'est pas obligé...* laisse entrevoir une grande déformation irrationnelle dont le résultat est le comique.

Dans les deux romans, l'emploi des expressions proverbiales, inventées par Kourouma, ou puisées dans le fonds culturel malinké est remarquable. Manifestation du bon sens populaire, ces expressions s'intègrent parfaitement dans le déroulement du récit auquel « elles ajoutent verve et truculence et rappellent la tradition orale »⁵³ La plupart de ces expressions choquent et réjouissent par leur excès. Aussi sont-elles de remarquables sources de comique.

Le proverbe est « une formule brève et frappante exprimant une vérité d'expériences ou un conseil de sagesse pratique et populaire, commun à tout un groupe social. »⁵⁴ D'origine populaire, parfois littéraire, le proverbe exprime une vérité de bon sens, une règle pratique ou morale à suivre. Par contre, Kourouma tire en effet l'attention sur une déformation comique que subissent les proverbes dès le début de l'histoire des *Soleils des Indépendances* en ces termes : « Fama ne voyait et n'entendait rien et il parla, parla avec force et abondance en agitant des bras de branche de fromager, en happant et écrasant les proverbes, en tordant les lèvres. »⁵⁵

De plus, lors du grand palabre à Togobala pour régler les différends et réconcilier Fama et Babou, Kourouma souligne dans une parenthèse le fait que le dire de Babou était truffé de proverbes : « [...] entre deux proverbes (tout le dire en était truffé) Babou plongeait ses doigts intrépides dans ses haillons pour maîtriser des poux trop irrévérencieux. »⁵⁶

La déformation qui se réalise à travers les participes présents coordonnés « en happant et écrasant » dans le premier cas, et l'adjectif verbal et attributif « truffé » dans le deuxième souligne d'ores et déjà la grossièreté comique à effets burlesque, humoristique et ironique dans l'usage des proverbes dont résulte le comique d'expression langagière dans les deux romans. Cette transformation métaphorique fait de Fama une bête féroce et des proverbes une proie à portée de sa gueule édentée. Violence est donc faite aux proverbes qui du coup, perdent leur importance socioculturelle comme grenier de sagesse pratiques dont s'inspirent les hommes à des fins éducatrices et moralisantes. La plupart des proverbes dont se servent les actants humains dans les deux ouvrages sont déformés et ne servent qu'à rendre compte des gaucheries ironiques de ceux-ci. Par exemple, dans *Les Soleils des Indépendances*, le Président dictateur et tortionnaire chevronné de la République fictive de la Côte des Ebènes, fait mine d'humanisme et de magnanimité dans son discours de réconciliation dans un proverbe lui permettant de donner raison à la justesse de la sagesse des aïeux en ces termes : « Les anciens proverbes de nos aïeux restaient toujours vrais. La plus belle harmonie, ce n'est ni l'accord des tam-tams, ni

⁴⁸ A. KOUROUMA, 1970, p. 41.

⁴⁹ A. KOUROUMA, 1970, p. 41.

⁵⁰ A. KOUROUMA, 1970, p. 9.

⁵¹ A. KOUROUMA, 1970, p. 9.

⁵² C. FROMILHANGUE et A. SANCIER-CHATEAU, 1996, p. 122.

⁵³ M.-P. JEUSSE, 1984, p. 93.

⁵⁴ C. ETERSTEIN, 1998, p. 349.

⁵⁵ A. KOUROUMA, 1970, p. 13.

⁵⁶ A. KOUROUMA, 1970, p. 139.

l'accord des xylophones, ni l'accord des trompettes, c'est l'accord des hommes. »⁵⁷ Nous ressentons un décalage ironique entre le vrai caractère du Président et les propos qu'il résume dans les termes de ce proverbe. Kourouma renforce cette ironie qui résulte de ce décalage hypocrite par un autre proverbe du même personnage : « Un seul pied ne trace pas un sentier ; et un seul doigt ne peut ramasser un petit gravier par terre. »⁵⁸

Nous voyons également une dénonciation satirique du nouveau sens que les usagers donnent aux proverbes pour assouvir leur fin égocentrique et ridicule. Dans *Allah n'est pas obligé...* l'emploi répétitif du proverbe « Allah dans son immense bonté ne laisse jamais une bouche qu'il a créée sans subsistance » aux pages 50, 63, 92, 98, 135 et 141 et aussi les circonstances dans lesquelles il est employé, finit par lui ôter toute sa valeur morale et le rendre grossièrement ironique. Par conséquent, le narrateur justifie un acte criminel de cambriolage et de pillage pour assouvir leur faim comme étant la manifestation de la bonté de Allah telle que stipulée dans ce proverbe. Ainsi se prononce-t-il :

On bouffait très mal, alors là, très mal. Du manioc bouilli et pas en quantité suffisante. J'ai tout de suite cherché une solution. J'ai commencé par me faire de nombreux copains. Avec les copains, nous avons fait la débrouillardise. Nous avons pillé et chapardé de la nourriture. Chapardé de la nourriture n'est pas dérober parce que Allah, dans son excessive bonté, Allah n'a jamais voulu laisser vide pendant deux jours une bouche qu'il a créée.⁵⁹

De plus, le narrateur prend Allah lui-même à témoin au terme de ses propos fallacieux qui résulte d'un emploi déformé de ce proverbe en ce terme malinké comme suit, « Walahé » voulant dire « au Nom de Dieu ». Et dire que Allah côtoie le « pillage » et le « chapardage » parce qu'il ne laisse jamais sans subsistance une bouche qu'il a créée reste l'une des ironies perçantes qui soulignent l'absurdité comique des croyances religieuses. D'ailleurs, cette ironie se concrétise dans la validité du titre du *Allah n'est pas obligé d'être juste dans tout ce qu'il fait ici-bas*.

Notons également que ce proverbe en particulier se présente à chaque reprise avec une modification structurale et lexicale tout en gardant pourtant son sens initial. Aussi convient-il de les citer pour en souligner ces modifications : « Nous étions optimistes et forts parce que Allah dans son immense bonté ne laisse jamais une bouche qu'il a créée sans subsistance. »⁶⁰; « Nous étions optimistes parce que Allah dans son immense bonté ne laisse jamais, vide une bouche qu'il a créée. »⁶¹

Le proverbe est textuellement repris à la page 92 pour y souligner sa futilité ironique alors même que les personnages sont contraints à se nourrir de fruits, de racines et finalement de feuilles d'arbre normalement non comestibles : « Avec le hasch, nous avons encore faim. Le hasch ne coupe pas la faim. Nous avons commencé à manger des fruits, puis ç'a été des racines, puis des feuilles. Malgré ça, Yacouba a dit que Allah dans son immense bonté ne laisse jamais, vide une bouche qu'il a créée ».⁶²

Le proverbe est évoqué pour glorifier Allah une fois encore après un carnage suivi de pillage systématique d'un village :

Et on commença à fouiller les cases du village. Une à une. Bien à fond. Les habitants avaient fui en entendant les rafales nourries que nous avions tirées. Nous avons faim, il nous fallait manger. Nous avons trouvé des poulets. Les avons pourchassés, attrapés, leurs avons tordu le cou et puis nous les avons braisés. Des cabris se promenaient. Nous les avons abattus et braisés aussi. Nous prenions tout ce qui était bon à grignoter Allah ne laisse jamais vide une bouche qu'il a créée.⁶³

Dans le cas précité, le narrateur nous présente une image lugubre à travers des propos burlesques et horrifiants. Ironiquement, la volonté et la bonté immense d'Allah se voient louer comme étant ici aussi manifestée. Egalement, la futilité du proverbe se fait sentir humoristiquement lorsque le narrateur et ses compagnons de misère après la défaite de l'organisation d'Onika dont ils faisaient partie : « Nous (Yacouba, le bandit boiteux, et moi. L'enfant de la rue) avons pris le chemin du sud. C'est là-bas qu'est partie la tante, Mahan. Nous n'avons que nos kalach comme subsistance parce que Allah ne laisse pas vide une bouche qu'il a créée ».⁶⁴ La kalach devenue la seule subsistance, c'est-à-dire la « nourriture et entretien »⁶⁵ approuvée et offerte par Allah dans son immense bonté est d'une manière ironique de se moquer du non-sens qui se dégage de ce proverbe. Enfin, ce même proverbe est repris, comme nous l'avons déjà indiqué, à la page 141 de manière incommode qui le

⁵⁷ A. KOUROUMA, 1970, p. 181.

⁵⁸ A. KOUROUMA, 1970, p. 181 - 182.

⁵⁹ A. KOUROUMA, 2000, p. 141.

⁶⁰ A. KOUROUMA, 2000, p. 50.

⁶¹ A. KOUROUMA, 2000, p. 63.

⁶² A. KOUROUMA, 2000, p. 92.

⁶³ A. KOUROUMA, 2000, P. 98

⁶⁴ A. KOUROUMA, 2000, p. 135.

⁶⁵ A. KOUROUMA, 2000, p. 50.

dévalorise et le rend ironique et absurde. La répétitivité de ce proverbe en particulier sous les différentes formes et les différentes circonstances résulte en sa banalisation. Nous remarquons avec intérêt la paraphrase du même proverbe dans *Les Soleils des Indépendances* pour évoquer la foi de Fama en Allah pour la subsistance après avoir tout perdu au lendemain des indépendances pour lesquelles il a ironiquement lutté. Voilà comment le narrateur le présente :

Mais alors, qu'apportèrent les Indépendances à Fama ? Rien que la carte d'identité nationale et celle du parti unique. Elles sont les morceaux du pauvre dans le partage et ont la sécheresse et la dureté de la chair du taureau. [...] il ne lui reste qu'à attendre la poignée de riz de la providence d'Allah en priant le Bienfaiteur miséricordieux, parce que tant qu'Allah résidera dans le firmament, même tous conjurés, tous les fils d'esclaves, le parti unique, le chef unique, jamais ils ne réussiront à faire crever Fama de faim.⁶⁶

En effet, puisque les funérailles ne finiront jamais, et bien Fama devenu vautour et hyène par la volonté d'Allah ne crèvera jamais de faim. Au fait, nul ne conteste cette réalité. Néanmoins, la mendicité est-elle la seule solution que trouve Allah pour assurer la subsistance d'un Prince, un vrai sang de Doumbouya, totem Panthère, sous les soleils des indépendances maléfiques ? Peut-il y avoir de pires insultes pour un Prince tel que Fama de subsister de mendicité en priant et attendant le riz de la providence d'Allah, le Bienfaiteur miséricordieux ? Ces diverses questions que soulève la paraphrase du proverbe soulignent l'importance de l'ironie que déclenche le décalage béant qu'il engendre.

L'aspect grossier de certain des proverbes dans les deux ouvrages se dégage également des éléments linguistiques mis en jeu et leurs référents. Ces référents dans la plupart des cas représentent des faits qui ne sont pas évoqués publiquement sans discrétion d'habitude. Ce qui fait que leur emploi explicite dans les proverbes produit un choc qui naît de leur incongruité et grossièreté. Par ce seul fait, ils deviennent de remarquables sources de comique dans l'expression langagière. L'usage du terme « pet » dans les proverbes, par exemple, ne peut passer sans éclat de rire. Le pet est en effet un terme vulgaire désignant le gaz intestinal qui s'échappe de l'anus avec bruit ou sans bruit, quelquefois. Et le voilà dans l'expression d'une sagesse populaire. Dans *Les Soleils des Indépendances*, il s'emploie comme suit : « A renifler avec discrétion le pet de l'effronté, il vous juge sans nez. »⁶⁷ Et dans *Allah n'est pas obligé...*, un autre proverbe emploie le « pet » ainsi : « Un pet sorti des fesses ne se rattrape jamais. »⁶⁸

Ces proverbes semblent mettre en vedette la futilité des circonstances dans lesquelles ils s'emploient. Par ailleurs, l'expression proverbiale calque par analogie, des réalités animales sur des réalités humaines dans le seul but de souligner leur rapprochement circonstanciel. Ce rapprochement circonstanciel par contre révèle des résonances sémantiques disparates et comiques. Ainsi retrouvons-nous dans *Les Soleils des Indépendances* les suivants : « [...] l'hyène a beau être édentée, sa bouche ne sera jamais un chemin de passage pour le cabri. »⁶⁹

Dans ce proverbe, Kourouma met en jeu la puissance de l'hyène et la faiblesse du cabri qui représentent Fama et le fils de chien de Samba qui ose l'insulter à la cérémonie de septième jour de feu Koné Ibrahima. Ensuite, un autre proverbe analogique permet de souligner la coutume déshonorante que Fama a de se comporter de manière indigne d'un Prince digne du nom de sa race en ces termes : « [...] car dans quelle réunion le molosse s'est-il séparé de sa déhontée façon de s'asseoir ? »⁷⁰

En réalité le comportement inadmissible de Fama, un prince déchu, presque vautour, dans les assemblées, souligne un certain dérèglement entraîné par sa déchéance et sa farouche détermination de tuer les indépendances coûte que coûte. Dès lors, Kourouma se permet une fois encore d'ironiser, lorsqu'il émet cet autre proverbe, en son nom, pour expliquer sa décision de ne plus poursuivre sa querelle avec le fils d'esclave et de chien de Bamba qui a dû défier son autorité et son honneur en public : « Quand un dément agite le griot, toujours danse un autre dément, jamais un descendant des Doumbouya. »⁷¹ Pourtant tout à l'heure : « Dans la rue Fama souffla, tempête, grogna, la colère ne s'éteignit pas d'une petite braise. »⁷² N'est-ce pas là des traits d'un lunatique ? Et voilà que lui, Fama, semble se démarquer d'un dément que vrai sang de Doumbouya ne saurait imiter.

Il convient également de souligner la portée idéaliste et idéologique de certains des proverbes qui pourtant donne lieu ironique à une pure absurdité ridicule. Par exemple, la déchéance actuelle de Fama dans *Les Soleils des Indépendances* se justifie comme suit : « Allah a fabriqué une vie semblable à un tissu à bandes de diverses couleurs ; bande de la couleur du bonheur et de la joie, bande de la couleur de la misère et de la maladie, bande

⁶⁶ A. KOUROUMA, 1970, p. 23 – 24.

⁶⁷ A. KOUROUMA, 1970, p. 12.

⁶⁸ A. KOUROUMA, 2000, p.28.

⁶⁹ A. KOUROUMA, 1970, p. 16.

⁷⁰ A. KOUROUMA, 1970, p. 17.

⁷¹ A. KOUROUMA, 1970, p. 19.

⁷² A. KOUROUMA, 1970, p. 18.

de l'outrage et du déshonneur. »⁷³ De même, l'état de santé dégradant de la mère du narrateur se justifie en ces termes dans *Allah n'est pas obligé...* : « C'est Allah qui crée chacun de nous avec sa chance, ses yeux, sa taille et ses peines. Il t'a née avec les douleurs de l'ulcère... [...] Allah ne donne pas de fatigues sans raison. Il te fait souffrir sur terre pour te purifier et t'accorder demain le paradis, le bonheur éternel. »⁷⁴ A Kourouma de confirmer une fois encore cette absurdité ironique dans *Les Soleils des Indépendances* : « Allah seul fixe le destin d'un être. »⁷⁵ Pourquoi alors l'être s'efforce-t-il de changer le cours de ce destin fixé par son créateur ? Voilà comment il devient comique dans ses tentatives futilles et illusoire de se façonner une nature autre que celle qu'il reconnaît lui-même avoir reçue d'un destin fixé par Allah. Aussi devient-il ridicule par sa grossièreté mécanique dans ses actes de falsification. Considérés sous cet angle, les proverbes deviennent des mots creux derrière lesquels se retranchent les personnages pour exposer, inconsciemment leur grossièreté et inadaptabilité sociale.

L'emploi de la comparaison et des proverbes imagés dont naît le comique d'expression langagière est davantage renforcé par l'interférence linguistique qui résulte d'une intrusion remarquable de termes étrangers et agencements agrammaticaux dans les deux romans. Les termes malinkés, injurieux pour la plupart, qui s'introduisent par-ci par-là, ainsi que les structures phrastiques agrammaticales qui soulignent le calque du malinké sur le français de France donnent lieu à une interférence linguistique choquante. Cette tentative qui vise à imposer la pensée malinké et ses structures discursives au français crée le comique.

Vu la pluralité de ces faits de langue remarquables dans le déclenchement du rire dans les deux romans, il nous convient de reprendre certains d'entre eux sur un tableau que nous allons ensuite commenter. Nous allons tout d'abord examiner certains verbes dont les emplois déclenchent le rire par le seul fait qu'ils indiquent un glissement sémantique qui signale une interférence linguistique, c'est-à-dire, un calque du malinké sur le français.

Déformation sémantique des verbes

<i>Les Soleils des Indépendances</i>	Page	<i>Allah n'est pas obligé...</i>	Page
Il y avait [...] qu' avait fini ... Koné Ibrahima [...]	7	Mon école n'est pas arrivée très loin.	9
[...] il n'avait pas soutenu un petit rhume	7	[...] j' ai coupé cours élémentaire deux...	9
[...] se cassa et s'assit sur un bout de natte.	11	[...] avant d'entrer dans le ventre de sa maman. [...] Avant tout ça, j'ai marché à quatre pattes dans la case de maman	13
Le jour tombe pas de bâtarde. [...] Assois tes fesses et ferme la bouche. Nos oreilles sont fatiguées t'entendre tes paroles.	14	La première chose qui est dans mon intérieur [...]	13
		Ma maman marchait sur les fesses	14
[...] chacun descendit sur la natte	15	[...] elle allait sur les fesses,	14-15
[...] la colonisation a banni et tué la guerre [...]	21		
[...] les indépendances ont cassé le négoce. Et l'espèce malinké se meurent percluses, sourds et aveugles... et stériles.	23		
[...] puis les coopérations qui cassèrent le commerce [...], tuer des sacrifices de toutes sortes, ...	31		
Dehors les coqs n'appelaient pas encore le matin, le réveil du soleil.	112		
Pendant que ces petits mulâtres poussaient ...	151		
Fama a durci les oreilles	177		
Au fond, il était heureux de finir			

⁷³ A. KOUROUMA, 1970, p. 20.

⁷⁴ A. KOUROUMA, 2000, p. 17.

⁷⁵ A. KOUROUMA, 1970, p. 30.

A partir des exemples susmentionnés, nous soulignons une déformation sémantique qui résulte d'une interférence linguistique largement mise en œuvre dans les deux romans. Kourouma provoque le rire dans sa tentative de greffer sa langue maternelle, le malinké, sur le français. Il est évident qu'il réussit par cet effort artistique à réaliser une symbiose stylistique qui fait la marque de son individualité dans les deux œuvres. En effet, la plupart de ces verbes dans les exemples donnent lieu à des images métaphoriques permettant à Kourouma de concrétiser sa pensée. Néanmoins, les propos du narrateur dans *Allah n'est pas obligé...* paraissent un peu plus ridicules par leur contenu verbal que ceux du narrateur des *Soleils des Indépendances*. Cela relève au fait de la différence frappante d'âge des deux personnages. De plus la mentalité infantilisée du premier ne lui permet pas d'aller au-delà de sa vision du concret. Aussi semble-il mieux reprendre naïvement l'expression verbale malinké en français et provoque le rire. Par exemple, « Mon école n'est pas **arrivée** très loin. [...] j'**ai coupé** cours élémentaire deux... » pour exprimer le fait de sa déscolarisation prématurée. Et aussi lorsqu'il décrit la mobilité de sa mère ulcéreuse, il dit : «Ma maman **marchait** sur les fesses. [...] elle **allait** sur les fesses, [...] ». Dans l'esprit naïf de ce narrateur chaque déplacement humain implique une marche. Néanmoins, seules les jambes et les pieds chez les êtres humains permettent de marcher. Ainsi, l'état de sa mère ne lui permet pas de marcher, et donc elle traîne sur ses fesses pour se déplacer d'un lieu à l'autre. Cet acte de se déplacer d'un endroit à l'autre quels que soient les membres du corps mis en jeu, se traduit en malinké par les verbes « marcher » et « aller » comme cela se fait sentir dans les paroles du narrateur.

De même, cette interférence linguistique se fait vivement sentir dans *Les Soleils des Indépendances* à travers l'usage des verbes que nous avons mis en gras dans le tableau ci-dessus. Ces verbes ayant une portée plus ou moins purement métaphorique dans la plupart des cas, concrétisent fortement, néanmoins, la pensée de l'auteur et déclenchent des comiques par l'étrange image qu'ils évoquent par analogie dans l'esprit du lecteur. Nous constatons que dans presque tous les exemples précités dans le tableau ci-dessus, les syntagmes verbaux, suite à une déformation contextuelle ou structurale assument un sens autre que leur sens premier et donnent lieu à des analogies sémantiques dont résulte le ridicule.

Nous avons aussi répertorié quelques constructions agrammaticales qui, elles aussi, confirment la violence comique qui naît de l'interférence linguistique dans les ouvrages.

Constructions agrammaticales

<i>Les Soleils des Indépendances</i>	Page	<i>Allah n'est pas obligé...</i>	Page
Il y avait [...] qu' avait fini ... Koné Ibrahima [...]	7	Suis dix ou douze ans [...]	11
[...] elle ... marcha la rigole creusée par les pieds des paysans [...]	51	Suis pas chic et mignon parce que suis poursuivi par le gnamas de plusieurs personnes.	12
Mariam voulait coûte que coûte tomber le pagne de Salimata [...]	158	Balla [...] ça connaissait trop de pays et de choses.	16
Une intrigue tombera Nakou, désolera la ville, mais si Nakou tue le sacrifice, [...]	171	Il t'a née avec les douleurs de l'ulcère.	17
Lui ! éduqué pour préférer [...] et coucher sa favorite parmi cent épouses.	10	Il t'a donné de vivre [...]	17
[...] son visage de femme qui n'aura jamais d'enfant ne sachant coucher qu'un homme stérile.	79	Ç'a toujours été les coutumes [...]	25
La nuit fut couchée dans le lit du défunt sans aucun danger.	122	Sa jambe a continué à pourrir à cause qu' il n'y avait [...]	32
La case où les veuves asseyaient le deuil	132	A cause aussi que...	32
Fama asseyait le deuil	138	Et ça s'était partagé tout	53

Nous remarquons que Kourouma emploie dans les exemples tirés des *Soleils des Indépendances* des verbes d'emploi absolu ou des verbes transitifs indirects avec une construction directe. Ces emplois ne sont qu'une reprise exacte de l'expressivité malinké qui fait intrusion dans le français. Dans *Allah n'est pas obligé...*, l'absence de « je » dans les constructions : « Suis dix ou douze ans [...] » et « **Suis** pas chic et mignon parce que **suis** poursuivi par le gnamas de plusieurs personnes » sont inadmissibles dans le français. Il est vrai que le français recommande, à l'oral bien sûr, l'éllision de « ne » dans la construction négative, celle du sujet « je »

telle que nous le retrouvons chez Kourouma dans cet ouvrage reste étrange et ne peut être qu'un surgissement des reliques linguistiques de son malinké maternel qu'il met à l'œuvre efficacement dans le roman. Nous sommes non seulement surpris, mais aussi choqués par l'usage de « Ça » pour des actants humains et de plus nous sommes sidérés par des structures phrastiques telles que « Il t'**a née** avec les douleurs de l'ulcère », « **Ç'a** toujours été les coutumes [...] », « Sa jambe a continué à pourrir **à cause qu'**il n'y avait [...] » ou « **A cause** aussi **que...** ».

Tous ces emplois sont insolites. Ils semblent répondre en quelque sorte, au même souci de provoquer le rire par la banalisation et la désacralisation des situations, des personnages, des mœurs et la pratique langagière qui se soulignent dans les deux ouvrages. En effet, Kourouma crée par ces emplois une ambiance ou l'expression populaire assume toute son importance sans pudeur. Ces usages que fait Kourouma des verbes d'emploi absolu et les transitifs indirects avec une construction directe permet d'animer l'inanimé, faire participer les compléments aux actions. Par conséquent, *la nuit et le deuil*, par exemple ne sont pas des états dans lesquels s'installent les personnages ; ils participent à l'action à laquelle le sujet participe. Pourtant nous ressentons leur inconvenance dans leur nouvelle fonction grammaticale. Cette inconvenance provoque une déformation sémantique qui fait rire.

Pour ce qui est de l'accumulation et de la répétition rébarbative, nous pouvons en multiplier les exemples. Elles se présentent comme l'un des caractéristiques frappantes de l'intrusion de l'oralité dans l'écriture chez Kourouma. Au fait, elles provoquent le rire en soulignant une obsession déroutante chez le locuteur. Néanmoins, elles renforcent la teneur de l'emphase et de véracité que Kourouma cherche à donner au récit dans les deux cas.

Accumulation et Répétition rébarbative

<i>Les Soleils des Indépendances</i>	Page	<i>Allah n'est pas obligé...</i>	Page
[...] son ombre se leva, graillonna , s'habilla et partit par le long chemin[...]	7	Ça, [...] qui veut ça.	9
		[...] les nègres noirs africains indigènes	10
D'un ton ferme, coléreux, et indigné [...]	12		
Il demanda aux assis d'écouter, d'ouvrir	12		
[...] bafoué, provoqué, injurié [...]	16	Tellement, tellement je la trouvais dégoûtante	28
Le stérile, le cassé, l'impuissant c'est toi	29	[...] la nuit où elle a fini	32
Le sang gicla, le sang de l'excision, le sang du viol !	75	J'ai tellement eu peur et peur et peur que j'ai crié trois « maman ! »	47-48
Aussi des que sonna [...] le Sery se levèrent , assaillirent et pourchassèrent [...] Nous leur arrachâmes d'abord nos femmes, assommâmes ..., violâmes ..., avant de piller ... d'incendier leurs maisons.	89	[...] tellement, tellement il portait des bourses de diamants et d'or dans le bouffant du pantalon.	216-217

Comme nous le constatons, l'accumulation et la répétition rébarbative se réalisent tantôt à travers une agglutination de syntagmes verbaux coordonnés, « [...] son ombre se leva, **graillonna**, **s'habilla** et **partit** par le long chemin [...] », « Aussi dès que **sonna** [...] les Sery se **levèrent**, **assaillirent** et **pourchassèrent** [...] Nous leur **arrachâmes** d'abord nos femmes, **assommâmes** ..., **violâmes** ..., avant de **piller** ... **d'incendier** leurs maisons » ; tantôt par des épithètes verbales, « bafoué, provoqué, injurié » ou une combinaison d'adjectif propre et verbal comme c'est le cas « D'un ton ferme, coléreux, et indigné [...] ». Nous soulignons également l'accumulation de syntagme nominal toujours dans le souci de rendre son message plus explicite au lecteur. Aussi avons-nous par exemple toujours dans *Les Soleils des Indépendances*, « Le stérile, le cassé, l'impuissant c'est toi » et aussi, « Le sang gicla, le sang de l'excision, le sang du viol ! ». Par contre dans *Allah n'est pas obligé...* l'accumulation et la répétition se fondent plus ou moins largement sur les adverbes comme nous le retrouvons dans les propos suivants : « Tellement, tellement je la trouvais dégoûtante », « J'ai tellement eu peur

et peur et peur que j'ai crié trois « maman ! » et « [...] tellement, tellement il portait des bourses de diamants et d'or dans le bouffant du pantalon ». Kourouma semble privilégier la manière ou la façon dont les actes se réalisent dans ce dernier roman alors qu'il attire notre attention sur les actes et les actions dans le premier. Nous ne pouvons pas nous tenir de rire face à l'infantilisme mental feint de son narrateur dans ce roman. Ces accumulations et répétitions rébarbatives sont de véritables sources d'ironie étant donné qu'elles emploient tacitement l'exagération incongrue pour souligner des situations et actes insolites et défavorables.

Outre la déformation sémantique des verbes, les constructions agrammaticales, les accumulations et répétitions rébarbatives par lesquelles Kourouma provoque le rire dans *Les Soleils des Indépendances* et *Allah n'est pas obligé...* à l'expression langagière, l'intrusion de lexiques vulgaires malinkés et des expressions scatologiques y constituent également un véritable ressort du comique. La plupart de ces termes et descriptions font référence à des parties du corps humain qui d'ordinaire ne sont nommées publiquement qu'avec un certain embarras. Ainsi la mention explicite ou référence implicite aux organes de reproduction ou à l'acte sexuel déclenche des réactions mixtes par sa vulgarité selon les âges et les classes sociales. Alors que Kourouma porte sa désacralisation de la langue romanesque au-delà des tabous et interdits socioculturels, le langage dans les deux romans regorge de bon nombre de ces faits langagiers qui attestent eux aussi la prédominance de l'interférence linguistique soulignant ainsi davantage l'insolite qui provoque le rire.

Le terme de bâtardise et sa version malinké « Gnamakodé » s'alternent dans le développement du récit. Il est d'ailleurs ridicule et déplacé d'entendre Fama, un vrai prince, vrai sang des Doumbouya, employer ce terme vulgaire pour injurier ces concitoyens. Par sa naissance et son statut de prince, Fama reste le dépositaire des valeurs morales et socioculturelles de son peuple. Il est donc indigne de l'entendre s'exprimer ainsi, mais publiquement. Néanmoins, que peut-on espérer d'honorable d'un prince déchu et presque vautour sous les soleils des indépendances maléfiques ? « Bâtard de bâtardise » et « Bâtard de fils de chien ». En effet, le terme malinké « gnamakodé » et d'autres tels que « farofaro ! (signifie sexe de mon père ou du père ou de ton père) », « Bilakoro (signifie ... un garçon non circoncis) » sont employés à maintes reprises et de façon gauche et monotone dans *Allah n'est pas obligé...* qu'ils finissent par devenir offusquants et absurdes. Ironiquement le terme « Walahé ! (signifie Au nom d'Allah.) » est lui aussi utilisé à chaque fois que le narrateur évoque une absurdité ou un événement burlesque incongru et inconvenant aux principes religieux. Prendre Allah, Dieu à témoin pour affirmer ou justifier l'injustifiable crée un décalage ironique et satirique. Le tableau ci-dessous reprend certains de ces termes et expressions insolites qui sont à l'origine du comique d'expression langagière.

Intrusion de lexiques vulgaires malinkés et expressions scatologiques

<i>Les Soleils des Indépendances</i>	Page	<i>Allah n'est pas obligé...</i>	Page
Bâtard de bâtardise	9	[...] farofaro ! (signifie sexe de mon père ou du père ou de ton père)	10
Gnamakodé	9	[...] gnamakodé ! (signifie bâtard ou bâtardise)	10
Bâtard de fils de chien	17	[...] Walahé ! (signifie Au nom d'Allah.)	10
		[...] ma vie de merde, de bordel de vie	11
Salimata [...]Un ventre sans épaisseur ne couvrant qu'entrailles et excréments .	31	[...] Bilakoro (signifie ... un garçon non circoncis)	13
Des mains s'étaient promenées dans ses entre-fesses et entre-jambes sous les seins et le bas-ventre	63	[...] de mettre la main ...sur son bangala en l'air, et si c'était une femme sur son gnoussou-gnoussou . (Bangala et gnoussou-gnoussou sont les noms des parties honteuses ...)	59
Le désir accrochant la barbe du bouc [...]de réclamer la petite noix de cola .	63	J'avais envie de faire pipi de faire caca, de tout et de tout.	60
Fama, l'unique ! Le grand ! Le fort ! Le virile ! Le seul possédant du rigide entre les jambes !		Son bangala s'était rétréci	62
Tomassini, c'était le nom ... commandant. Un qui ... ne mordait que dans les vierges crues et dures comme les mangues vertes ...	111	Kassaya-kassaya (Kassaya-kassaya signifie dingues)	216

Les choses se gâtèrent au moment d'arracher le cache-sexe.		Sékou marchait comme un herniaire (celui qui a une grosse hernie au cul)
Il l' engrossa deux fois coup sur coup.		
[...] la matrice ratatinée d'une stérile.	158	
La chose pourrie et incommensurable d'une putain		

Pour évoquer les organes de reproduction humains, dans *Les Soleils des Indépendances*, Kourouma se montre quelquefois un peu décent en employant la périphrase. Ainsi lorsqu'il présente un rapport sur l'état de Salimata après l'attaque des mendiants au marché, il dit : « Des mains s'étaient promenées dans ses **entre-fesses** et **entre-jambes** sous les seins et le **bas-ventre** »⁷⁶ Dans un autre exemple, il se réfère au pénis sans le mentionner comme suit « ! Le seul possédant **du rigide entre les jambes !** », et au vagin comme « **la petite noix de cola.** »⁷⁷ Ici encore, Kourouma réussit à provoquer le rire par les images créées à travers la périphrase qui permet d'évoquer certaines parties du corps humain sans les nommer implicitement. Ce n'est qu'à travers des analogies sémantiques que nous arrivons à saisir le sens des réalités évoquées.

Dans *Allah n'est pas obligé...* l'auteur combine un terme vulgaire du français populaire ouest-africain « bangala » et un autre terme malinké « gnoussou-gnoussou » désignant les organes de reproduction humains male et femelle respectivement. Cet emploi déclenche le rire lorsque Kourouma cherche à faire expliquer les termes à son narrateur dans une parenthèse : « (Bangala et gnoussou-gnoussou sont les noms des parties honteuses ...) »⁷⁸ Par ailleurs, l'harmonie phonique qui se ressent dans la combinaison de l'assonance et de l'allitération dans « baganla » et « gnoussou-gnoussou » est assez remarquable au comique, outre leur étrangeté. Enfin, Kourouma évoque également la pourriture dédaigneuse tout le long du récit dans les deux ouvrages. Celle-ci est une marque de distanciation nette des faits et des personnages impliqués afin de réussir à mieux les satiriser. Evoquant les intentions malicieuses de Salimata et sa coépouse Mariam de se honnir l'une et l'autre, il dit : « Mariam voulait coûte que coûte tomber le pagne de Salimata afin que chacun vît 'la matrice ratatinée d'une stérile' et Salimata dévêtir Mariam afin que tout le monde reconnut 'la chose **pourrie et incommensurable** d'une putain.' »⁷⁹ Au narrateur dans *Allah n'est pas obligé...* d'évoquer sa frayeur en terme scatologique « J'avais envie de faire pipi de faire caca, de tout et de tout »⁸⁰ L'emploi de « matrice ratatinée », « la chose pourrie et incommensurable d'une putain » « pipi » et « caca » relève d'un langage burlesque et bas qui provoque le rire plaisant pour celui qui les entend.

CONCLUSION

En conséquence, ce qui est remarquable dans le comique d'expression langagière où foisonnent métaphores, comparaisons et images inattendues, proverbes et déformations sémantiques, dans les deux romans, ce sont, surtout les interférences, la douce violence dont la langue française est l'objet, violence faite au mot, au sens aussi bien qu'à la structure phrastique. Nous ressentons une confrontation à tous les niveaux. De cette confrontation, naît donc le comique. Cependant, et malgré tout, la cohérence la plus rigoureuse existe au niveau de l'expression, donnant ainsi à ces deux œuvres des accents comiques.

BIBLIOGRAPHIE

- [1]. BACRY, P. 1992, *Les Figures de Style*, Coll. Sujets. Paris : Éditions Belin.
- [2]. BAYLON, C., et FABRE, P., *Initiation à la Linguistique*, Paris : Nathan.
- [3]. BENVENISTE, E., 1966, *Problème de linguistique générale, I.* Paris : Éditions Gallimard.
- [4]. ETERSTEIN, C., 1998, *La Littérature Française de A à Z*. Paris : Hatier.
- [5]. EVRARD, F., 1996, *L'humour*, Coll. « Contours Littéraires ». Paris : Hachette.
- [6]. FROMILHAGUE, C., et SANCIER-CHATEAU, A., *Introduction à l'Analyse Stylistique*. 2^e Édition. Paris : Dunod.
- [7]. JEUSSE, M.-P., 1984, *Les Soleils des Indépendances d'Ahmadou Kourouma*. Étude Critique. Paris : Éditions Fernand Nathan.
- [8]. KOUROUMA, A., 1970, *Les Soleils des Indépendances*. Paris : Éditions du Seuil.
- [9]. KOUROUMA, A., 2000, *Allah n'est pas obligé...* Paris : Éditions du Seuil.
- [10]. MAINGUENEAU, D., 1986, *Éléments de linguistique pour le texte littéraire*. Paris : Bordas.
- [11]. MARTINET, A., 1970, *Éléments de linguistique générale*. Paris : Armand Colin..
- [12]. STOLZ, C., 1999, *Initiation à la stylistique*. Coll. Initiation à ... Paris : Ellipses Editions Marketing S.A.

⁷⁶ A. KOUROUMA, 1970, p. 63.

⁷⁷ A. KOUROUMA, 1970, p. 63.

⁷⁸ A. KOUROUMA, 2000, p. 59.

⁷⁹ A. KOUROUMA, 1970, p. 158.

⁸⁰ A. KOUROUMA, 2000, p. 60).